



Ils appartiennent aux tribus Saamaka, Ndyuka, Aluku, Paamaka, Matawai et Kwinti, mais on les appelle aussi les Bushinengué. Héritiers des esclaves déportés aux Amériques, sur les territoires des actuels Guyane française et Suriname, les marrons se sont très tôt rebellés et libérés. C'est cet « esprit » de résistance qui aujourd'hui fait face à un autre danger : celui de l'acculturation.

Steve Mosé est un jeune Ndyuka qui habite le village de Charvein. Sa famille vivait sur l'autre rive, mais a fui la guerre civile au Suriname (1986-1992), comme des milliers d'autres marrons qui se sont réfugiés à l'époque à Charvein ou dans un des trois autres camps installés en Guyane française.

GUYANE

L'ESPRIT DES MARRONS

Esclaves, ils ont résisté et se sont libérés dès le XVIII^e siècle du joug de leurs maîtres. Les marrons luttent aujourd'hui pour préserver, sur un territoire à cheval entre la Guyane française et le Suriname, leurs traditions et leur identité

📷 NICOLA LO CALZO / L'AGENCE À PARIS



L'orpaillage a longtemps été le seul biais pour le monde extérieur d'entrer en contact avec les marrons – les chercheurs d'or ne pouvant se passer de leur connaissance de la rivière et des lieux. Mais l'exode vers les villes, l'accès aux systèmes éducatif et d'aides sociales, l'arrivée de nouveaux biens de consommation ou de loisirs, l'introduction du français ou du néerlandais, ont provoqué des changements radicaux qui ont déstabilisé les équilibres traditionnels. Les hiérarchies au sein des clans ont été bousculées. Le rajeunissement de la population rend aussi plus difficile la perpétuation des rites et coutumes, comme ces enterrements où les femmes arborent, la veille de l'inhumation, des étoffes où sont brodés des textes en hommage au défunt.





Pour les marrons, qui vivent sur ses rives depuis le XVII^e siècle, le fleuve est tout sauf une séparation. C'est un vecteur de mémoire.
Chaque rocher, chaque rapide, chaque recoin porte un nom transmis de génération en génération.



La sauvegarde des traditions des marrons dépend bien sûr des décisions des autorités, mais aussi de la volonté politique des nouvelles générations.
Les pratiques folkloriques ne suffiront pas à transmettre un héritage, d'autant plus précieux que ces marrons de Guyane et du Suriname occupent une place particulière dans l'histoire de la lutte contre l'esclavage.